

BUSES



PAR MICHEL HORTIGUE

N'était son cri caractéristique (le geai l'imité à la perfection), « buse » serait le nom donné à tous les rapaces qui survolent le Morvan ! c'est le rô.

Il est vrai que la buse est le plus visible, le moins discret et le plus commun de nos grands rapaces.

Tournoyant et miaulant en parade dans les ascendances, elle y essuie souvent de soudaines escarmouches avec des corneilles agressives qui renoncent vite dès que l'altitude augmente.

La buse est un planeur indolent. Perchée sur un poteau ou un piquet de clôture pour surveiller un campagnol, elle ne prend même pas la peine de s'envoler quand une voiture passe à quelques mètres d'elle. A regret, elle daigne décoller si le véhicule s'arrête, et encore pas toujours : c'est la chance du photographe. Une fois en l'air, c'est un planeur virtuose, impressionnant d'efficacité et d'élégance quel que soit le vent... Et quelle économie d'énergie !

Brune, blanche, marbrée, sombre, elle porte bien son nom de buse variable ; le plus souvent, un croissant clair, voire blanc, marque sa poitrine, évoquant les plaques des gendarmes d'outre-Rhin en d'autres temps. La femelle est un peu plus grande que le mâle mais taille et poids des individus sont aussi variables que la couleur : un petit mâle peut peser 500 grammes et une grosse femelle presque 3 livres. Contrairement à ce qui est constaté dans le cas de l'épervier ou de l'autour, ces écarts ne concernent pas un couple, mais des individus de populations éloignées les unes des autres : ce n'est donc pas un moyen de varier la taille des proies au sein d'un couple.



La buse est le rapace commun le plus proche des aigles, mais ses pattes ne sont pas emplumées comme celles des aigles proprement dits (l'aigle botté, par exemple, qui hante parfois le Morvan de sa rarissime présence et n'est pas plus gros que la buse) et les serres n'ont pas la longue courbure aiguë et puissante de ses cousins prédateurs.

La loi du moindre effort fait qu'elle capture ce qui est fréquent, abondant et facile à saisir. Le campagnol des champs est sa proie de base mais, à défaut, tout y passe : mulots, jeunes lapins, belettes, crapauds, sauterelles, serpents, lombrics (elle sait, comme les pêcheurs de truite, remuer le sol pour les faire sortir) ; les animaux plus gros, victimes de la circulation et fraîchement écrasés ou agonisants, sont également récupérés par ce guetteur aérien : hérissons, lièvres, fouines, couleuvres ont été trouvés dans les aires. Sa puissance de prise et de décollage est loin d'égaler celle de l'autour ou du milan royal et la capture de poulets adultes ne saurait lui être imputée, même si, en hiver, elle peut tenter de s'en emparer. Quand elle nourrit ses deux ou trois jeunes, en mai-juin, elle dispose des oisillons d'autres espèces nichant dans les lisières car elle ne chasse qu'en terrain découvert.

L'observation sur des dizaines d'années de populations de buses européennes démontre très clairement qu'elles fluctuent en fonction des populations de campagnols qui déterminent et la densité et le nombre de jeunes buses élevées. On retrouve le même rapport quantitatif prédateurs/proies dans les études faites sur le lynx et le lièvre au Canada.

En hiver, on en voit souvent un peu plus car les buses du Nord sont erratiques en fonction de la météo et, pour peu que les campagnols abondent cette année-là chez nous, certains voient les buses « pululer »... (depuis leur protection, ajoutent-ils).

C'est dès l'hiver, d'ailleurs, que le couple titulaire d'un canton parade et restaure son aire ; plus ou moins tôt suivant qu'il a hiverné plus ou moins près du site auquel il est fidèle d'une année sur l'autre. Perchée jusqu'à 30 mètres dans un conifère, un peu moins haut dans un vieux feuillu, l'aire est rechargée régulièrement de branchettes de conifères. Elle va abriter la femelle et deux jeunes (le troisième atteint rarement l'âge de l'envol) durant quelques discrètes semaines. Le baguage a prouvé que le couple demeure fidèle au secteur (parfois plus de dix ans) et que les jeunes ne s'établissent jamais au-delà de quelques dizaines de kilomètres de l'aire natale.



La bondrée apivore

Presque toujours confondue avec la buse (parfois même par les « spécialistes »...), la bondrée apivore lui ressemble à s'y méprendre, d'autant que sa couleur est également variable ! C'est néanmoins un genre bien différent, proche d'espèces tropicales asiatiques.

Elle n'arrive chez nous, en mai, que pour s'y reproduire, et l'été, quand une « buse » s'envole d'un layon forestier, c'est neuf fois sur dix une bondrée qui, auparavant, arpentait le talus comme une poule, à la recherche des nids de guêpes et autres bourdons dont elle fait son ordinaire.

Mâle et femelle arrivés ensemble construisent l'aire dans un grand arbre de futaie, « retapant » souvent, comme la buse, un ancien nid de rapace ou de corneille qu'ils rechargent sans cesse de branches vertes.

Ce rapace spécialisé dans la capture des hyménoptères (guêpes et autres gracieusetés plus ou moins piquantes) est « équipé pour » : plumes écailleuses protégeant la face et griffes courtes pour creuser.

Mais, exclusivement lié à ces insectes, il est obligatoirement migrateur au long cours. Pour cela, il s'avère un voilier encore supérieur à la buse et sa queue, plus longue, lui permet de naviguer précisément entre les obstacles terrestres. En montagne, on peut dès septembre observer les vols de plusieurs dizaines de ces bondrées, passant les cols d'altitude en migration de départ : au ras du sol s'il y a un vent trop fort, ou tournoyant très haut sans perdre leur direction

d'hivernage, l'Afrique tropicale. Déjà vers la mi-août, leurs élégantes escadrilles commencent à quitter les sites de reproduction du nord de l'Europe et du Morvan (elles sont curieusement absentes des régions méditerranéennes) et leurs sifflements modulés annoncent bien d'autres migrateurs d'automne.

Comme la tourterelle des bois, la bondrée arrive chez nous, se reproduit et repart. Le saumon faisait un peu la même chose avant la fin du II^e millénaire...



Bondrée apivore.

